

VILLARD, PAUL (1867-1951)



VILLARD, Paul, médecin (1905-1951), professeur, directeur d'école (1887-1921) et pasteur méthodiste (1908-1925) puis de l'Église Unie (1925-1951), né à Saint-Étienne (Loire, France), le 29 août 1867, décédé à Montréal (Québec), le 12 janvier 1951. Inhumé au Cimetière Mont-Royal. Il avait épousé Emma Louise Berry le 19 avril 1892.

Ses premières années

Paul Villard est né à Saint-Étienne, un grand centre minier du département de la Loire dans la région Rhône-Alpes, le 29 août 1867. Il était le fils de Gabriel Villard et de Madeleine Chaize. Il s'agissait vraisemblablement d'une famille plutôt aisée, probablement déjà méthodiste et gagnée aux idées du Réveil. Paul se rappelle que sa famille lisait déjà *L'Aurore* en France alors qu'il n'avait que six ou sept ans. Nous ne savons pas s'il avait des frères et sœurs, il est possible que non car il n'y fait jamais allusion.

Il manifesta très tôt un talent pour les études et tout au long de sa vie, il s'y consacra. Il adorait aussi enseigner et se donna les moyens d'y parvenir. C'est ainsi qu'il est diplômé de l'École normale de Montbrison (vers 1885) et obtient le baccalauréat ès arts à l'Université de Lyon en 1887, avec les honneurs, en littérature et langues modernes. On le dira polyglotte, possédant plusieurs langues européennes sans que nous sachions lesquelles. La même année, à vingt ans, il est professeur de langues à l'École supérieure de Saint-Étienne (lycée) et le reste jusqu'en 1896. Il continue à étudier pendant ce temps de sorte qu'il obtint la maîtrise en éducation en 1890 de la même université lyonnaise.

Il est sensible aux mouvements de jeunesse et soutient l'Union chrétienne des jeunes gens (YMCA) en devenant le secrétaire général pour le district du Rhône en même temps qu'il est membre du Comité national. Cette participation va tout à fait dans la ligne d'un engagement méthodiste car l'Union favorise l'harmonie dans le développement des personnes sur les plans spirituel, intellectuel et physique. Les Unions d'alors en France créent des bibliothèques, donnent des cours du soir, encouragent la formation théâtrale, sans négliger les sports (basket-ball, volley-ball, piscine). On devine qu'il partage cette approche et que ces perspectives éducatrices seront toujours siennes. Il est déjà par ailleurs un ardent défenseur de la tempérance.

Une officière de l'Armée du salut, Emma Louise Berry, née à Londres le 25 avril 1868¹, avait décidé de quitter sa ville natale pour travailler à Saint-Étienne alors qu'elle

¹ Fille de William et de Sophie Berry de Londres sans autres précisions.

connaissait à peine le français. Tout comme au Québec, la présence des salutistes n'était pas bien vue par tous, et plusieurs ne se gênaient pas pour les rabrouer ou tenter de ridiculiser leur approche exubérante. Au début des années 1890, le professeur Villard est intervenu à Saint-Étienne en leur faveur au nom de la liberté de religion et du droit des minorités à se faire entendre.

C'est dans ce contexte qu'Emma et Paul se sont connus et bientôt rapprochés. Ils s'épousèrent le 19 avril 1892 et ils eurent trois enfants. Les deux premiers sont nés à Saint-Étienne même, Yvonne, le 2 mai 1893², Madeline (ou Madeleine Gabrielle Angélique), le 7 novembre 1895 et le troisième, Paul, beaucoup plus tard, à Montréal le 30 novembre 1904.

Son passage à l'Institut méthodiste français

Nous ne savons pas ce qui le motive à franchir l'Atlantique en 1896 et à oeuvrer en terre canadienne, mais on peut penser que ce sont les méthodistes canadiens qui l'ont invité à se joindre à eux. Il arrive à New York le 6 juillet de cette année-là. Après un temps de transition, il devient le 3 octobre 1897 professeur à l'Institut méthodiste français de Westmount. Le collège a été fondé par Louis-Napoléon BEAUDRY en 1880, est devenu mixte en 1884 puis, après l'érection de son bâtiment propre en 1889 à Côte-Saint-Antoine (Westmount), a été géré par plusieurs directeurs sur de courtes périodes. À partir de 1896, c'est le Rév. J. Pinel qui la dirige pour cinq ans. Cette institution répondait au besoin de préparer une relève méthodiste dans des perspectives confessionnelles comme le faisaient les autres collèges franco-protestants (presbytérien, baptiste, anglican) de l'époque.

Quand Paul Villard y prend en charge la section des garçons et l'enseignement du français, l'Institut venait d'être rénové, mais il avait dû fermer plus tôt parce qu'en mars de nombreux élèves avaient souffert des oreillons et de la diphtérie. Villard n'y reste sans doute qu'un an avant de quitter pour se perfectionner à la Ohio Wesleyan University dans le Delaware, vraisemblablement en langue et en littérature (1897-1899). Il y obtient la Maîtrise ès arts (MA), puis revient au collège comme enseignant pour les deux années suivantes.

Fort de son expérience, il accepte la direction de l'Institut méthodiste français à l'automne de 1901 au moment de la démission du pasteur J. Pinel. Il restera à ce poste pour plus de vingt ans et en sera aussi l'administrateur (*governor*). Dès le début, il révisé une première fois le curriculum et, l'année suivante, il prolonge la session d'un mois; dorénavant elle s'étendra d'octobre à mai. Il y introduit aussi en 1902 la pratique des affaires (comptabilité, tenue de livres, sténographie, clavigraphie), qui vise également une clientèle féminine car le collège est mixte. On compte alors quelque 90 élèves dont 36 sont des filles et on mise ici également, comme dans les autres collèges franco-protestants, sur l'enseignement des deux langues pour faciliter l'accès à l'université, au collège de théologie wesleyen, à l'école normale ou au marché du travail. On peut aussi y parfaire sa culture générale par l'étude de la musique, du piano ou du violon.

² On trouvera à la fin une notice sur ses enfants.

En 1903, le collège achètera deux lots adjacents en vue de l'agrandissement de l'édifice qui effectivement, peu après, verra s'ajouter des salles pour la gymnastique et l'enseignement ménager. Par la même occasion, on modernise l'édifice, y installe le chauffage central à eau chaude et, à ce moment ou peu après, l'électricité. Si en avril 1905, on doit fermer à cause de la contagion des oreillons, à l'automne, on fait une deuxième transformation du curriculum, y ajoutant un deuxième grade. On y note en particulier la grammaire et les exercices en latin, le chant, les causeries scientifiques. L'année suivante, le collège termine sa transformation. Il obtient le privilège de faire passer sur place les examens gouvernementaux amenant à l'école son plus grand nombre d'élèves. Enfin à l'automne 1906, on ajoute le dernier grade, le plus avancé selon le Conseil de l'Instruction publique protestante, qui comprend notamment des éléments de physique et de chimie, la musique, le dessin, la grammaire latine et les auteurs ainsi que la grammaire grecque. Ainsi outillés, les élèves qui réussissent ce dernier niveau peuvent accéder directement à l'Université.

C'est en 1905 qu'il fait la promotion de l'Institut méthodiste par un livre de 104 pages qui s'intitule *Preparing the Way*. Il y retrace la création du collège, mais décrit aussi son organisation, le curriculum que suivent les élèves, le type d'éducation qu'on y donne. Il rassemble surtout pour les deux tiers, les témoignages de ceux qui y sont passés rappelant les bienfaits qu'ils en ont tirés. Le texte présente aussi un plaidoyer pour la poursuite de l'œuvre en français au Québec même si certains voudraient privilégier le travail dans l'Ouest canadien qui est en pleine croissance. De fait, son message ne sera guère reçu et le colportage comme l'action missionnaire dans la Province connaissent tout simplement un bref sursis. Gardons confiance, conclut l'auteur, car nos institutions préparent la venue du Royaume de Dieu, d'où le titre. S'il dirige l'institution selon sa vision des choses, il semble s'en remettre à ses collègues pour les détails quotidiens, car il est souvent occupé ailleurs, quelqu'un jouant le rôle de vice-directeur comme dans les autres collèges et, de plus, M^{lle} Isabel G. Masten s'occupant particulièrement pendant vingt ans de la section des filles.

Ses études de médecine

Nous croyons qu'en prenant la responsabilité du collège, il a cessé d'y enseigner lui-même parce qu'il se consacrait dès 1901 à des études en médecine au Collège Bishop's, alors à Montréal. Il faut y suivre quatre années de cours en plus de deux sessions d'été. Il réussit le tout haut la main et reçut même le prix du Chancelier de l'institution en 1905. Il obtint ensuite du Collège des médecins et chirurgiens du Québec le droit de pratiquer et ajouta C.M. à ses titres comme chirurgien reconnu. Nous ne savons pas jusqu'où ira sa pratique, mais elle est sans doute réelle à ses débuts compte tenu de ce que nous verrons par la suite.

On le sait, c'est sa défense de membres de l'Armée du Salut bafoués à Saint-Étienne qui l'avait rapproché de son épouse. Il dut faire le même type d'intervention à Montréal quinze ans plus tard. En effet, dans le contexte ultramontain de l'époque, certains Montréalais s'en étaient pris aux salutistes et avaient perturbé leurs assemblées. S'en était suivi un procès retentissant qui, en 1905, avait proclamé leurs droits à se réunir au même titre que n'importe quelle autre association religieuse. Compte tenu de l'attitude

plutôt négative des policiers d'alors, Paul Villard, accompagné de R. L. Werry, rédacteur en chef du *Montreal Weekly Witness*, avait réussi à persuader le chef de la police de la ville de se rendre compte par lui-même du travail missionnaire et social accompli par les salutistes dont Noémie CABRIT (voir sa biographie). Le résultat fut que dorénavant les gens de l'Armée du Salut eurent la protection pleine et entière de tout le corps des officiers de police montréalais.

Des études universitaires avancées

Par ailleurs, il concilie sa pratique de la médecine avec un enseignement universitaire. En 1907, à 30 ans, Paul Villard fait partie du corps professoral de la section française du Wesleyan Theological College de Montréal. Pourtant, il n'est pas encore pasteur méthodiste, il ne le deviendra qu'en 1908. Il continue toujours d'y enseigner en 1915 en ce qui concerne la théologie française. On lui a décerné un doctorat honorifique (DD) en 1916. Nous sommes pendant la Grande Guerre et il est alors accaparé par bien d'autres activités qu'il réussit à mener de front.

En parallèle, il s'est inscrit en 1909 au doctorat en lettres (PhD), et y a suivi des cours pendant deux années (1909-1911). Sa majeure est en langues romanes et sa mineure en éducation. Pourtant la thèse qu'il présente sur « Les salons de conversation au XVIII^e siècle » est jugée insuffisante par ses professeurs (Hermann Walter et Mme Beanquis) et il laissera de côté l'atteinte de cet objectif. Il gardera le texte dans ses cartons jusqu'à sa retraite, l'enrichissant à l'occasion, la reprendra peut-être à la fin de sa vie, mais nous n'en trouvons aucune trace à part son titre.

Sa carrière universitaire

Malgré cet échec, il entreprend juste à ce moment sa carrière universitaire profane dès 1911 en devenant chargé de cours au département des langues vivantes de l'université McGill. Il y enseignera le français, son histoire et sa littérature, sous diverses étiquettes, jusqu'en 1936. En 1920, il est assistant-professeur et gagne quelque 3000\$ (40000\$ env. aujourd'hui), mais souhaiterait vite devenir professeur associé et le demande instamment peu après en faisant valoir ses états de service et ses décorations. Mais ce n'est qu'en 1924 que l'Université y consentira.

Nous n'avons pas voulu signaler le détail des cours qu'il donne mais on peut les retracer par les *Calendars* de l'Université McGill. Ainsi en 1921, en plus des cours d'initiation générale auxquels il participe avec le pasteur Joseph-Luther Morin et E. T. Lambert notamment, il s'occupe de guider les étudiants dans leurs lectures scientifiques françaises, du français commercial à deux degrés différents, de l'initiation au vocabulaire comme au contenu, avec une initiation à la littérature française du 19^e siècle. Finalement, il fera partie en 1932 de la Faculté des études avancées (Graduate Studies). Il terminera sa carrière comme professeur de langues romanes à la McGill School of Commerce, en 2^e, 3^e et 4^e années. Il y fait lire *La mare au diable* de Sand, les *Lettres de mon moulin* de Daudet, les *Contes et nouvelles* de Mérimée et des fables de La Fontaine. Puis Montesquieu, *Les lettres persanes*, Chateaubriand, *Atala*, mais aussi des oeuvres de nature plus pratiques, sur les principes d'économie politique, de géographie économique, etc., même une oeuvre d'Édouard Montpetit.

Dans le mouvement oecuménique qui se dessine au Canada en cette première décennie du nouveau siècle et dont Duclos paraît un ardent défenseur dans son ouvrage, les professeurs constatent que les cours des collèges congrégationaliste, presbytérien, méthodistes et diocésain (anglican) ont les mêmes bases et mériteraient d'être donnés à tous, seuls les cours propres à l'organisation ecclésiale de chacun demeurant de la responsabilité de leur Église. Il existe en tout cas un Comité conjoint qui gère cette mise en commun. Les cours se donnent en anglais, mais sont accessibles aux francophones qui peuvent les suivre³. C'est dans ce cadre que Charles BIÉLER donne la théologie historique et biblique et que Paul Villard s'occupe de la morale et de l'apologétique. Dans les années suivantes, il ne dédaignera pas de prêter main forte au pasteur HALPENNY de la Première église méthodiste française à Montréal ou de prêcher en plein air avec lui et le pasteur DE GRUCHY.

Il ne faut pas oublier que pendant tout ce temps, sa consécration comme pasteur, son enseignement universitaire, ses études de médecine, ses engagements subséquents y compris la fondation d'un hôpital et ses études de doctorat, Paul Villard est toujours directeur et gestionnaire de l'Institut méthodiste français. Sous sa direction, l'école est devenue un collège important pour les franco-protestants donnant accès directement à l'Université. Matériellement, il s'est agrandi et a continué de faire sa place, recevant environ une centaine d'élèves annuellement. Plusieurs noms connus y ont fait leurs classes⁴, d'autres s'y sont convertis ou se sont orientés vers les études théologiques. Pourtant, à cause des politiques d'Église, l'action méthodiste se réduit alors au seul Institut au moment où Villard le quitte en 1921⁵. Il est remplacé par Paul Chodat, déjà professeur sur place.

Le décès de son épouse

À la fin de la même année, sa vie est attristée par la perte subite de son épouse qui décède le 29 décembre. Elle n'avait que 53 ans. Pendant plus de vingt ans, elle avait été à ses côtés, l'épaulant dans ses luttes, partageant avec lui ses nouvelles orientations, s'occupant de sa famille, de son logement qui se trouvait dans l'école, de « ses élèves », le tout avec beaucoup de sérénité. Elle souffrait depuis quelque temps d'un problème cardiaque (endocardite) qui l'obligeait à restreindre ses activités quand elle fut emportée

³ Le Collège presbytérien aura sa section française jusqu'après la formation de l'Église unie puis l'abandonnera quand elle quittera le comité conjoint. Il n'y aura plus pendant longtemps de formation universitaire en français, sauf un cours ici et là, pour ceux qui voudraient accéder au ministère dans leur langue.

⁴ « Dix-huit sont pasteurs, deux professeurs d'université et trente-cinq instituteurs, neuf sont médecins, un pharmacien, deux ingénieurs, deux notaires, deux avocats, neuf employés de banque, un quinzaine sont dans les affaires, huit filles sont infirmières et dix-huit secrétaires [...] sans oublier tous les autres qui, dans la Province ou dans l'Ouest, obtiennent beaucoup de réussite dans leurs professions. Villard en 1920, cité dans Vogt-Raguy, p. 783.

⁵ En 1922, le Rapport du Bureau des missions à l'intention de l'Assemblée générale estime qu'il faudrait 50 000\$ pour remettre l'édifice en état, qu'il faudrait plutôt le vendre et en ériger un autre au coût de 300 000\$ (x 13 en valeur actuelle) et que dans l'immédiat, certaines dépenses sont urgentes. Plus généralement, il recommande plutôt d'abandonner le champ d'évangélisation des francophones qui n'est pas rentable et d'utiliser le personnel et les sommes engagées à d'autres fins. Le collège est déjà condamné et disparaîtra en 1929.

brusquement par une embolie cérébrale. Elle sera incinérée le 2 janvier suivant, mais ne sera enterrée dans le lot familial au Cimetière Mont-Royal que le 5 novembre 1936, année où son mari prendra sa retraite de l'université, ce qui laisse supposer qu'il a gardé ses cendres chez lui en souvenir d'elle pendant tout ce temps. Il demeurera donc veuf pour les trente prochaines années, mais il avait quand une présence féminine à ses côtés car sa fille Madeleine, qui restera célibataire, demeurera avec lui durant la même période.

Ses liens privilégiés avec sa mère patrie

Même s'il a émigré, Paul Villard a toujours gardé des liens forts avec sa mère patrie et avec ses représentants de ce côté-ci de l'Atlantique. Pour lui, « [l]a pensée française reste toujours comme l'expression la plus sublime du développement de la civilisation et du progrès de l'esprit humain ». En 1914, il devient membre de l'Alliance française et dès 1915, son secrétaire général. Ce n'est que beaucoup plus tard en 1929 qu'il cumulera aussi le poste de trésorier. Cette organisation qui avait été fondée en 1883 visait à faire la promotion du français à tous les niveaux et dans tous les pays, particulièrement dans ceux qui utilisaient une langue étrangère. Elle subventionnait des écoles, récompensait des étudiants, soutenait diverses associations comme des cercles de réunion, comités ou sociétés françaises hors du pays, favorisait la promotion du français via des concerts, des projections de films, des émissions de radio, etc. Elle publiait même une revue trimestrielle vouée à la défense de la langue et de la culture française. Tout le reste de sa vie, Villard en demeura à Montréal la cheville ouvrière. Il sera par ailleurs vice-président de l'Union nationale française. Cette société a commencé comme une société de bienfaisance à Montréal en 1887 et a poursuivi ses activités destinées exclusivement à la colonie française. Elle a par la suite élargi ses activités au domaine culturel (réceptions, artistes, conférenciers, etc.) Elle recoupait donc ce qui se faisait à l'Alliance française.

Son enseignement en France puis au Québec, la carrière universitaire qu'il a entrepris en 1907, ses diverses autres activités éducatives font que le Gouvernement français le consacre officier d'Académie en août 1909, officier de l'Instruction publique en 1914, médaillé d'or pour services distingués en 1920. De son côté, la Belgique lui avait décerné en 1910 une médaille d'or en reconnaissance de son travail en éducation.

Ses liens avec les représentants français s'étaient renforcés à l'occasion de la Guerre 1914-1918. Dès le début, il est chef des services médicaux rattachés au Consulat général français au Canada, en 1915, il devient président de la Commission médicale française au Canada, en novembre 1916, on le nomme major honoraire de l'Armée canadienne, en 1917, il est représentant au Canada pour le Ministère des pensions de la France.

C'est ainsi qu'il s'intéressera au Cercle français de l'Université McGill. Alors que l'association avait déperî et ne comptait que trois membres à la fin de 1915-1916, il l'a reprise en main et, en 1917, elle touchait de nombreux étudiants. Lors de ses séances, tout devait s'y passer en français. On y tenait généralement un souper-causerie aux deux ou trois semaines, suivi d'échanges ou de débats. On invitait ainsi des membres éminents du milieu francophone et les nombreuses relations de Villard lui facilitaient les choses. Il

arrivait aussi que, selon les années, on présente des pièces de théâtre, ou du moins des extraits, comme *Le bourgeois gentilhomme* ou *Knock* (ou le triomphe de la médecine!). Le tout évidemment soutenu et publicisé par le Département des langues vivantes de l'Université. Il en sera un des animateurs privilégiés pendant les vingt prochaines années.

Dans le prolongement de ces activités, en 1919, il sera co-fondateur avec Brisset des Nos, le colonel T.-L. De Martigny et le juge G. Désaulniers de l'Hôpital pour les malades indigents d'origine française (350, rue Saint-Denis, aujourd'hui 1720), appelé simplement Hôpital français. En 1920, on le doublera, passant de 15 à 50 lits, essentiellement occupés par des anciens combattants. Cependant, Villard ne fait pas partie du conseil d'administration et quelqu'un d'autre (de Martigny) en est médecin chef. En 1924, l'Hôpital acquiert le bâtiment de la Montreal Maternity (angle Saint-Urbain et Prince-Arthur) et augmente sa capacité à 150 lits. En 1926, ce sont les religieuses de Saint-François-d'Assise qui y sont infirmières, et finalement en 1928, l'Hôpital français prend le nom d'Hôpital Sainte-Jeanne-d'Arc. Dès l'année suivante, l'institution devient hôpital universitaire et est rattachée à l'Université de Montréal. Nous ne savons pas cependant quelle part notre médecin-chirurgien a pu prendre dans cette évolution.

Sa promotion de la langue française, son enseignement universitaire en français et ses réalisations sociales font que la République française le nomme cette fois chevalier de la Légion d'honneur en 1925 et lui confère un titre complémentaire pour les ressortissants outremer, officier de l'Étoile noire en 1933. Cet honneur avait été enrichi par une médaille d'or du Ministère français de l'éducation nationale en 1932.

Pasteur de l'Église unie du Canada préoccupé d'évangélisation

En 1925, à la formation de la nouvelle Église Unie du Canada qui regroupe les méthodistes, congrégationalistes et une large part des presbytériens canadiens, Villard adhère à la nouvelle Église et se trouve membre du Consistoire de Montréal et du Synode Montréal et Ottawa. Il sera professeur au nouveau séminaire, le United Theological College (aujourd'hui le Séminaire Uni) à Montréal de 1925 à 1929, puis le professeur Biéler reprendra son champ d'enseignement (français et apologétique). Villard sera en même temps, pour trois ans, le pasteur remplaçant à l'église baptiste de L'Oratoire à Montréal à partir de 1926.

Il est toujours préoccupé par les perspectives missionnaires que la nouvelle Église unie semble négliger. Le titre d'un écrit publié probablement en 1926 le laisse deviner, même si l'oeuvre est apparemment perdue. *A few suggestions regarding the future of the educational work of the United Church of Canada among the French speaking population of the Province of Quebec*. Ce devait être un avant goût de ce qu'il écrira dans son ouvrage le plus important qui paraîtra en 1928 et qui porte le titre de *Up to the Light. The Story of French Protestantism in Canada*. Il précise lui-même (p. 3-5) les objectifs qu'il poursuit. Il ne s'agit pas d'une histoire véritable qui supposerait une étude plus poussée mais d'un aperçu des efforts déployés par les missionnaires en sol canadien depuis les origines de la colonisation française. Ce survol historique invite les lecteurs à faire leur part afin de poursuivre dans la voie déjà tracée. Sans chercher à opposer les

personnes en présence, ajoute-t-il, il est clair que les positions catholiques sur la Bible, la foi, sur l'exclusion de la véritable Église... ne facilitent pas les rapprochements puisqu'elle « n'a jamais inclus dans son enseignement la liberté de pensée et la liberté de conscience ».

Comme le mouvement oecuménique est en marche, bien que le pape le condamne en cette même année 1928, les rapprochements sont possibles, mais il est clair que le livre vise à montrer tout autant aux membres de la nouvelle Église canadienne qu'il existe une longue tradition protestante *francophone* et que, dans les perspectives canadiennes, non seulement on ne doit pas négliger cet apport à la nouvelle Union mais qu'on doit la soutenir et la développer. Pour bien aider les membres à cerner les divers aspects de ce passé protestant, le livre comporte à la fin (p.220-229) des grilles d'analyse destinées aux groupes de prières, aux réunions d'études, aux sociétés de jeunes gens et aux classes du dimanche pour les adultes. À ce titre, l'oeuvre fut donc largement diffusée.

Comme l'objectif était de fournir un survol commode de l'oeuvre missionnaire, Villard a largement bénéficié de l'ouvrage de Duclos en le simplifiant et en le complétant par ce que lui avait fourni sa propre expérience du protestantisme franco-québécois des trente dernières années. L'oeuvre est ouverte et couvre l'ensemble du mouvement protestant au Québec afin d'en faire la promotion. Mais les tendances unificatrices canadiennes (la vision *canadian*) et les perspectives nationales ont joué contre un tel soutien à l'évangélisation française de sorte qu'après une vingtaine d'années, elle est allée en s'étiolant (voir dans les sources, Lalonde dans Brill).

La fin de sa carrière à l'Université McGill

Paul Villard continue son enseignement à l'Université McGill, mais avec les années 1930, il se rapproche de la retraite. En 1928, il était conseiller de la Société du commerce (club social) de McGill parce que son fils Paul y faisait des études commerciales et qu'il y a décroché par la suite un diplôme de l'École des Hautes Études commerciales de l'université.

En 1933, Paul Villard père est assistant-professeur de français au département Arts et Science. À sa retraite, on le donne comme professeur de langues romanes à la McGill School of Commerce et on le nommera président honoraire permanent de la Société du commerce de l'institution. Par ailleurs, en 1934, il a été président de l'Association des anciens et nouveaux élèves de l'Institut français évangélique, non parce qu'il l'avait directement fréquenté, mais parce que, avec la fusion des deux institutions en 1929, les anciens de l'Institut méthodiste en faisaient maintenant partie.

Ses liens avec la France l'amènent à accepter en 1928 d'être secrétaire général du Comité pour l'érection de la Maison de la science à Paris en hommage à Marcelin Berthelot (1827-1907), entre autre chimiste et historien des sciences. De même, il est secrétaire général du Comité en vue de l'érection d'une statue (Britannia) au mémorial du débarquement des troupes britanniques à Boulogne-sur-Mer en 1914. En 1932, on lui décerne encore la médaille d'or du Ministre français des affaires étrangères « en reconnaissance des éminents services qu'il a rendus à la culture et à l'influence française au

Canada ». Préoccupé d'histoire, en 1934, il donnait une série de quatre conférences sur le Protestantisme français au Canada touchant à ses divers moyens de diffusion.

Au moment de sa retraite, il devait faire paraître sous peu une étude littéraire proche de son enseignement qui développait ce qu'il avait confié à la *Revue Moderne* quatorze ans plus tôt : « Les salons en France au 18^e siècle », mais nous n'en avons pas trouvé trace. Paul Villard est suffisamment important pour qu'il figure dans le *Who's Who* canadien en 1930-1931 et en 1947-1948. C'est ainsi qu'on apprend qu'il a été fait Chevalier commandeur de l'ordre Nicham Iftika (Tunisie) en 1936 et Officier de l'ordre Honneur et Mérite (Haïti) en 1945 toujours en reconnaissance de son travail et de la grande influence qu'il a eu en diffusant la culture française à travers tout le Canada.

Sa deuxième carrière universitaire, au Collège Sir George Williams

C'est en mai 1936 qu'il quitte l'Université McGill. Il a 69 ans mais n'envisage pas une retraite tranquille car, dès septembre, il fait partie du corps professoral du Collège universitaire Sir George Williams à Montréal (plus tard partie intégrante de l'Université Concordia). Ce collège, issu du YMCA, avait commencé en 1855 en offrant des conférences puis la direction y avait ajouté des classes de français et de musique accessibles aux travailleurs. À la réorganisation de 1891, elle mettra à la disposition des élèves une bibliothèque, organisera une école commerciale et des classes qui donneront accès à l'université. Puis dans les années 1920, on fera de l'organisation une « high school » de soir, s'y ajoutera une de jour et après 1925, on se mit à offrir des cours universitaires en arts, sciences, commerce et génie en mettant en place un curriculum complet en 1936, l'année même où Villard lui offre ses services. On comprend l'apport que peut fournir dans un tel contexte un professeur chevronné issu de l'Université McGill. On l'accueille à bras ouverts évidemment. Pendant les quinze années qui suivent, il sera membre à part entière de l'institution.

Dans un premier temps, il semble seulement professeur de français, enseignant jusqu'à trois heures durant le jour et une heure supplémentaire le soir, toujours dans le domaine privilégié du français comme langue, avec en complément la littérature et la culture française qu'il se fait fort de faire connaître et aimer. Malheureusement, les annuaires de l'institution ne permettent pas de savoir quel cours était attribué à chaque titulaire. Villard constate à son arrivée que 90% de la clientèle du soir est constituée de Canadiens français. C'est pourquoi en 1940, il proposera un comité de révision des programmes de français pour qu'ils répondent mieux aux besoins de ces étudiants. L'essentiel demeurera en place jusqu'à la réorganisation de 1963, sauf pour une révision en vue d'une meilleure cohérence qu'il proposera en janvier 1949 et qui sera reçue. Il croit qu'on devrait présenter un survol de la littérature française et même canadienne-française (romans, théâtre, poésie, essais divers) en rapport avec la culture française en même temps qu'on garde les cours d'écriture et d'expression favorables à l'assimilation de la langue elle-même. Disons tout de suite que c'est à l'été 1944 qu'il sera promu de professeur-assistant à professeur-titulaire et fera partie jusqu'à son décès du Conseil de la Faculté qui règle les problèmes administratifs concernant les étudiants, notamment la remise des diplômes.

Signalons dans cette veine une initiative qu'il a lancée en octobre 1939 pour rapprocher les communautés anglaises et françaises qui fréquentent l'institution. Il transforme le système de parrainage, où un plus vieux initie ou guide un nouveau à l'école, pour en faire un système d'échange où un membre anglophone est couplé à un membre francophone et alternativement chacun allant dans la famille de l'autre pour mieux en comprendre la vie et les valeurs. Plus tard, en 1944, on mettra sur pied un club inter-universitaire entre l'Université de Montréal et l'Université McGill destiné au rapprochement des francophones et des anglophones, et les étudiants du Collège Sir George Williams étaient invités à s'y joindre. Villard applaudit une telle initiative. Nous ne pouvons dire cependant quels en furent la durée et le succès, mais elle révèle très nettement la volonté de rapprochement interculturel qui parcourt sa carrière passée dans les milieux anglophones et francophones.

Comme si cela ne suffisait pas, Villard voulut profiter de sa retraite pour prendre la revanche de son échec au doctorat de ses débuts en complétant un Ph. D. à l'Université de Cornell (Ithaca, NY). La première fois qu'il fait état de ce titre est en septembre 1949 et on peut en déduire qu'il a présenté peu auparavant sa thèse dont nous ignorons le sujet. (Il est probable qu'il revienne sur le thème de son premier essai sur les salons littéraires qu'il avait encore dans ses cartons au moment de la retraite). Il est possible qu'il ait fait valoir ses nombreuses années d'enseignement du français au niveau universitaire pour répondre aux critères d'accession au doctorat. L'absence de son travail dans la bibliothèque de l'Université en question nous intrigue cependant...

La formule du Cercle français qui lui avait si bien réussi à l'Université McGill comme outil de promotion de la langue lui apparaîtra tout à fait appropriée dans son nouveau milieu, souvent menée en parallèle avec les activités de l'Alliance française dont il demeure secrétaire jusqu'à la fin de ses jours. En 1941, il invitera le scientifique Marie Victorin et le journaliste Jean-Charles Harvey, en 1942, le juge Surveyer, en 1945, ce sera Georges Duhamel, de l'Académie française. Plusieurs articles du journal local *The Georgian* rappellent au fil des ans les activités francophones et francophiles de ce cercle littéraire. On discute ainsi de l'inégalité de la richesse, de la formule « la propriété c'est le vol », de l'idée de l'annexion du Canada aux États-Unis et autres thèmes du genre propres à susciter des débats entre étudiants. Villard donne lui-même des conférences à plusieurs reprises, sur la conscription, sur les caractères de la langue au Québec, sur l'importance de la culture française, souvent pour amorcer les échanges. Le Collège instaure même en 1943 un Prix Villard qui récompensera l'élève des classes de français aussi bien de jour que de soir qui se sera distingué par son étude approfondie de la langue. L'Alliance française décernera de son côté son prix lié à la connaissance de la culture française.

De quelques voyages

Villard garde tout de même une part de son temps pour ses loisirs. Il possédait alors, nous ne savons pas depuis combien de temps, une maison de campagne au lac Cornu (probablement près de Saint-Adolphe-d'Howard) où il allait au cours des vacances.

À l'été 1937, il fait un voyage en Europe. Il s'y rend sans doute par le transatlantique Le Normandie, bien rapide et gloire de la France; après quatre jours de

traversée, il arrive à Londres où il a encore de la famille du côté de son épouse. Il passe par sa ville natale puis va voir des sites proches qui rappelaient les guerres de religions dans le Forez (Saint-Balmier, Saint-Bonnet-le-Chateau, Montbrison où il a d'ailleurs étudié). De là, il se rend en Bourgogne dont il visite vieux châteaux, abbayes, villes et bourgades en compagnie d'un ami cher. Il est particulièrement intéressé par ce qui s'est passé au château de Tanlay qui rappelle l'amiral Coligny. Il lui rend hommage ainsi qu'à d'autres défenseurs de la foi huguenote. Dans un article, il rappelle que « la victoire n'appartient qu'à ceux qui luttent et qui savent s'oublier dans l'ultime sacrifice de leur amour et de leur foi » (12 nov. 1937). Au retour, il visite l'Exposition universelle qui se tient à Paris et trouve que le pavillon canadien ne rend pas justice au pays, exploitant surtout les meubles traditionnels et l'image de « ma cabane au Canada » sans tenir compte de la vie des villes.

Ce ne semble pas le seul voyage qu'il se permette. Au printemps 1942, on sait qu'il est allé à New York, peut-être en lien avec l'anniversaire de l'Alliance française, plus probablement en tout cas pour voir sa fille Yvonne qui y a épousé un M. Thornton et qui y habite. On peut penser que ce ne sera pas la seule fois.

Ses articles écrits pour le journal *L'Aurore*

De 1932 à 1942, même si le journal ne le dit pas explicitement, présentant l'édition de *L'Aurore* comme une oeuvre collective, c'est lui qui est « président-administrateur » de la publication.

Alors qu'il n'avait écrit qu'exceptionnellement dans *L'Aurore* jusque là, il accepte à partir de mars 1937 d'y faire paraître une chronique « Sur la route de la vie » où il présente en littéraire et dans une langue soignée sous le pseudonyme de Stéphane, transposition évidente d'Étienne d'après sa ville natale, des réflexions générales sur le sens de la vie. Ses articles ressemblent parfois à des prédications qui prennent souvent la forme de conseils ou de recommandations aux plus jeunes suite aux réflexions qu'il leur tient. Il en a écrit plus de cent jusqu'au 6 février 1942 où il cesse abruptement ses contributions. Les deux tiers sont concentrés dans les années 1937 et 1941. Cette production mériterait une étude à part. Nous n'en donnerons ici qu'un bref aperçu.

Ses premiers articles portent sur les rôles respectifs de la femme, de l'homme, des enfants dans la famille chrétienne. La femme se réalise en servant les autres. Elle est faite de tendresse, de bonté et peut servir de modèle. La famille est un soutien pour l'enfant. Il faut que les parents encadrent les enfants en leur fournissant le genre d'études qui conviennent à leurs talents et non à leurs propres souhaits. Sa vision est on ne peut plus traditionnelle et on est frappé du contraste que présentent ses articles avec ceux de la féministe et libre-penseur Circé-Côté qui se retrouvent parfois publiés dans les mêmes pages. Voici quelques autres de ses thèmes abordés dans les 35 articles de l'année 1937. La vérité et la raison mènent au succès et au bonheur. Le courage, la volonté sont le fruit de la discipline. La beauté vient de la bonté et de la grandeur d'âme. Les livres sont comme l'âme des choses passées. La nature est magnifique, le jardin de l'âme aussi rapproche de Dieu. Nous sommes les oeuvres de notre propre existence. Soyez hommes de bon sens pour réussir. Dieu nous parle par la Bible. L'amour de Dieu est au centre de notre vie et nous aide à regarder vers l'avenir. Villard reprendra des thèmes semblables dans les années suivantes.

Le rédacteur rappelle à l'occasion que les protestants francophones doivent s'unir, ne pas perdre de vue leur objectif d'évangélisation, que ce serait bien qu'ils tiennent un Congrès comme bien d'autres en ont afin de renforcer leur action. Il faut profiter de la richesse et la variété de notre hymnologie et il en donne des exemples multiples en fonction de la doctrine du salut. Cette idée d'union, de rapprochement entre les diverses dénominations qui recoupe l'idée d'union entre les groupes linguistiques que nous avons déjà signalée, reviendra encore plus tard. Une telle approche n'étonne guère de sa part car on sait qu'il préside l'Union pastorale rassemblant des pasteurs de diverses dénominations et est sensible à ce qui les rapproche plus qu'à ce qui les distingue.

Bien des discours protestants revendiquaient un progrès social, une plus grande liberté religieuse et une liberté de conscience évidente, un ancrage dans les idées de la Réforme calviniste notamment, et contestaient l'approche catholique obsédée par le péché, la chair, les fautes. Si un M^{gr} Paul Bruchési de Montréal était alors contre tout, Villard, dans sa vision morale lui fait écho. Ainsi dans l'article du 28 mai 1937, « temps difficiles », s'il ne blâme pas les chômeurs qui sont sans emploi à cause de la crise, il reproche à d'autres d'être des parasites et de profiter de leurs semblables. Il s'agit de ceux qui vendent du tabac, de l'alcool, qui propagent la mode, le théâtre, la danse, les jeux de cartes notamment, les courses de chevaux et ceux qui favorisent les plaisirs mondains. Il n'y manque plus que la prohibition et la corruption politique ou même celle des Églises, mais nous n'en sommes pas loin. C'est le discours méthodiste traditionnel et celui de l'Armée du Salut. Dans cette perspective, il faut suivre le message du Christ et non celui du « monde ». On aura droit le 14 janvier 1938 à une descente en règle sur plus de deux colonnes pour montrer qu'en fin de compte « un chrétien qui danse est une anomalie », « son esprit, les attitudes et les gestes qu'elle [la danse] provoque, ses fruits, tout est immoral ». Pour lui, le Christ et ses disciples n'auraient jamais dansé. On croirait entendre les catholiques des années 1950 protester contre la venue au Québec du « rock & roll » avec ses déhanchements « obscènes ».

Dans la même veine, on se demande comment il pouvait enseigner la littérature française quand il tient les propos suivants, extraits de son article du 11 juin 1937 intitulé « Mauvaises lectures ». Il y parle des romans modernes, vides de sens. Un roman est écrit dans le but de rendre l'homme meilleur, selon lui. Il s'oppose donc à toute littérature *sentimentale*, peu importe le sujet, qui tend toujours à conduire sur le chemin de l'impureté. « Il est bon de se rappeler d'ailleurs que la lecture des romans est une des habitudes les plus pernicieuses auxquelles une jeune personne puisse se livrer, car cette habitude une fois contractée, enlève le goût de toute lecture saine et raisonnable » (p. 3). Un bon livre est une inspiration, dira-t-il plus tard. Fuyez les paroles légères, les histoires immodestes. Distingue-t-il la « grande littérature » de la littérature populaire? Par les exemples donnés dans les « calendriers de cours », on constate qu'il s'agit le plus souvent d'une initiation à la littérature et à quelques grandes oeuvres « classiques ». Pourtant, il est difficile de faire une présentation de la littérature française, de son histoire et de son influence sur la culture et la société comme il le fera toute sa vie sans avoir lu un bon nombre des oeuvres, romans, essais et pièces de théâtre. Il semble donc y avoir décalage entre ses propres lectures, ses cours et les conseils qu'ils donnaient dans *L'Aurore* inspirés d'un méthodisme figé qui semble ne pas avoir prise sur le comportement réel de la jeunesse d'alors. Ils véhiculent une

vision effarouchée des simples rapprochements entre les sexes, pour le moins décalée de la réalité. Ici encore, il rejoint bien des propos catholiques de l'époque qui allaient dans le même sens et dont les personnes âgées se souviennent avec amertume.

Les chemins de la vie

Il consacre trois articles dans *L'Aurore* à rappeler la mémoire de son ami très cher qu'était le pasteur Georges PECK qui vient de mourir en 1937 (voir sa biographie dans notre site). Français comme lui, il était arrivé au Québec en 1909, était devenu rapidement pasteur presbytérien et avait été responsable de la paroisse de Béthanie (Verdun) pendant près de 25 ans. Il était professeur à l'Université ouvrière fondée par Albert Saint-Martin et défendait des idées de gauche. Il aimait aussi la France, sa littérature, ses artistes et ses hommes de sciences et en parlait avec enthousiaste. C'est sans doute cette passion commune qui les a rapprochés. Nous aurions bien aimé trouver pour Villard lui-même l'hommage qu'il offre à son ami intime! Plus tard, il fera de même pour d'autres collègues.

En 1938, il donne la moitié moins d'articles à *L'Aurore* dans sa chronique Sur le chemin de la vie en plus de quelques articles sur l'organisation du journal lui-même ou sur la Société de l'histoire du protestantisme, avec une longue interruption de la mi-juillet à la fin novembre. Les deux années suivantes, ce sera encore deux fois moins. Voici quelques-uns de ses thèmes d'alors. Le plus grand trésor du protestantisme c'est la Bible, il en commente de nombreux passages pour « en tirer des leçons », dans une lecture littérale sans l'ombre d'une distance critique. Les colporteurs diffusaient les Écritures et il en donne quelques exemples. Il faut garder une foi simple mais vivante car elle est transformatrice de soi et du milieu. Tout est possible à celui qui croit. Notre religion doit occuper une place centrale dans nos vies. À l'image de Wesley, il faut prêcher partout la Parole de Dieu, car cette prédication n'est pas vaine. Il fait volontiers des rappels historiques. Ainsi, il se remet en mémoire les dragonnades ou la venue des huguenots. En décembre 1938, il consacre deux articles au commerce de l'alcool « responsable de presque tous les meurtres, effusions de sang, de la pauvreté, de la misère de notre pays », selon une autorité qu'il cite. Il renouait avec ses tout premiers articles parus dans *L'Aurore* en janvier 1906 : « La lutte contre l'intempérance ». À partir du printemps 1939, sa collaboration s'espace, est parfois absente pour cinq ou six mois. Elle reprend de l'importance en 1941 pour se terminer abruptement le 6 février 1942 sur une article qui porte le titre de « À la recherche de Dieu ». À partir de là, ce sont les Boucher, Biéler, Morel, Beaudon et Joliat qui occupent la première place et fournissent des réflexions morales et religieuses dans le journal.

Villard revient à quelques reprises sur la nécessité du rapprochement entre les dénominations. « Le Protestantisme a contribué grandement au relèvement moral et mental de notre pays. Le mouvement qu'ont dirigé les premiers pionniers de notre oeuvre a été fait de force, de courage et d'endurance. Faibles, nous le sommes actuellement, parce que, après avoir mis la main à la charrue, nous avons regardé en arrière. [...] Si nous voulons conserver notre influence nous devons vivre à la hauteur de notre mission; nous devons avoir foi dans notre race et nous devons tenir haut et ferme l'étendard de notre religion et de notre foi. » (4 mars 1938, p. 1).

L'Aurore réorganise son comité exécutif qui sera formé au printemps 1938 du docteur Ariste Laurin et du pasteur Léopold Massicotte pour la partie financière et administrative et du professeur Alphonse Primeau-Robert et de Paul Villard pour la rédaction. Il veut en faire « la trompette qui résonne, le phare qui éclaire, le messager vaillant qui apporte dans tous les foyers un rayon de joie et de bonheur ». Un journal comme *L'Aurore* favorise la liberté, la confiance en soi, l'espérance chez les protestants, dira-t-il ailleurs dans ses chroniques. Il y travaille sans doute pour quelques années, mais il fera plus tard allusion au fait que certains ont réussi à l'écarter de la direction du journal, sans que nous ayons une date précise à fournir, mais peut-être cela se reflète-t-il dans la cessation abrupte de ses articles en février 1942?

Son intérêt pour l'histoire

Son intérêt pour l'histoire se manifeste aussi par la création de la Société de l'histoire du protestantisme français au Canada le 3 mai 1938 dont il deviendra le secrétaire général. Presque tous les pasteurs importants de l'époque avait tenu d'y être ou s'étaient fait représenter. Elle présentait ses objectifs sous trois sections : historique, géographique et photographique. La nouvelle société était ouverte à toutes les confessions et elle regroupait à ses débuts entre autres des membres des Églises baptiste, unie et pentecôtiste. Elle semble avoir été active jusqu'en 1950 (voir *Bulletin* no 1, p. 4). Villard travaillera avec A. PRIMEAU-ROBERT, président, Léonard THERRIEN, vice-président, directeur de l'Institut Feller, et du pasteur baptiste Paul CHODAT comme trésorier. Histoire de bien marquer la collaboration de tous et que le protestantisme est aussi canadiens-français, la Société sera au centre du « ralliement de tous les protestants français de la ville de Montréal et des environs » organisé peu après le 24 juin. Le rassemblement est à la fois politique et religieux et se tient à l'église Saint-Jean. De nombreuses personnalités, consuls et autres, y viendront, et même le maire de Montréal, Adhémar Raynault, a tenu à s'y présenter.

Autre rassemblement auquel Villard a contribué : la conférence des 16-18 juin 1939 des pasteurs et évangélistes de langue française de l'Église Unie du Canada visant à faire le point sur la situation et sans doute, dans ses perspectives, à relancer le mouvement. *L'Aurore* s'en est fait l'écho le 30 juin suivant.

Il mit aussi à contribution ses connaissances historiques et publia à partir de là plusieurs biographies de personnages qui ont joué un rôle actif dans l'oeuvre d'évangélisation française ou ont marqué l'histoire de nos églises, pasteurs, hommes politiques, hommes d'affaires, laïcs au service de l'éducation, etc., en même temps que la Société de l'histoire publiait des pages du passé auxquelles il a sans doute contribué sans qu'on le sache.

Dans une conférence donnée aux Anciens de l'Institut français de la Pointe-aux-Trembles au printemps 1941, Villard reprend bon nombre d'idées qu'on trouvait déjà dans ses chroniques, mais il insiste particulièrement en ces temps troublés sur l'union des deux races canadiennes et leur coopération riche en bienfaits de toutes sortes (tout à fait dans la ligne de l'expérience proposée alors à Sir George Williams). Cela ne nous empêche pas de vivre selon nos aspirations, nos croyances et notre conscience. Et de rappeler que « nous devons conserver notre langue dans toute sa pureté et nous devons conserver notre foi dans

toute sa simplicité ». Comme bon nombre de franco-protestants, il revendique le droit de se dire pleinement canadien-français, expression heureuse d'un patriotisme éclairé. L'unité dans la diversité nous rapproche de nos frères d'expression anglaise et aussi de nos propres compatriotes. Nous jouissons ici de la liberté précieuse de penser selon notre cœur et notre conscience. « C'est lui qui nous libère d'un joug pesant d'un passé fait de dogmes pour nous rapprocher plus près de Dieu à la lumière de l'Évangile. » À l'image de nos pères au Québec, l'évangélisation est essentielle. Groupions nos forces, résistons à l'exemple de Marie Durand, et gardons foi dans l'avenir.

En 1941, Villard publie sous son nom *Alliance française, Comité de Montréal, 1902-1942 : quarante ans au service de la pensée française*, qui met en évidence entre autre le rôle du comité dont il fait partie depuis près de trente ans. Il était donc bien placé pour retracer l'histoire de cet organisme voué à la promotion du français. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait lui-même durant cette même période par ses multiples activités aussi bien dans son enseignement que dans ses rôles connexes.

Son histoire franco-protestante... jamais publiée

Dans une lettre au professeur BIÉLER, conservée aux ANQ datée du 14 avril 1942, il se préoccupe de l'évolution de cette Société de l'histoire dont il fait partie et qui n'est pas assez systématique dans son organisation. Il trouve qu'elle devrait se constituer des dossiers sur les grands moments de notre protestantisme autant que sur les personnalités et les familles qui l'ont marqué. Il souhaite enfin que la Société écrive une histoire de l'œuvre en langue française. Pourtant, il fait état de tiraillements quant à son rôle et préfère se mettre en retrait. On était quand même venu le chercher puisqu'il était secrétaire de la Société en 1945 quand commence les échanges dont nous faisons maintenant état.

Sans doute à la suite de sa propre suggestion, la Société avait convenu au printemps 1944 que Paul Villard rédigerait une histoire du protestantisme français au Canada selon le plan qu'il avait proposé et qu'à la fin, le manuscrit serait examiné par un comité spécial (constitué de plusieurs pasteurs chevronnés entre autres). Il y a consacré dix mois de recherches, à Montréal, Ottawa, Toronto et même New York (soit directement soit par courrier aux archives), consulté les grandes bibliothèques, entretenu une vaste correspondance avec des missionnaires et des pasteurs de diverses dénominations. De plus, il a consulté des dizaines d'ouvrages historiques divers ainsi que des rapports annuels des comités d'évangélisation. À la fin de l'année, son travail est à peu près terminé et il peut soumettre son manuscrit au comité de lecture et y intégrer leurs remarques. A. Blaser semble résumer les éloges qu'il reçoit. « Beau et admirable travail, simple, clair, précis, un véritable joyau. Rendra de grands services à ceux qui succéderont à l'œuvre si belle déjà faite. Devrait se trouver dans toutes les bibliothèques, foyers et écoles. Que de détails! Vous n'oubliez personne. Mes félicitations sincères. »

Et pourtant... La présentation et le lancement de la souscription de 2000\$ (quelque 25 000\$ aujourd'hui) devait se faire le 17 avril 1945 après la conférence qu'il donnerait sur la nécessité d'avoir une histoire du protestantisme français au Canada. Alors qu'il voyait son histoire comme un outil pour stimuler la fibre protestante et favoriser un regain d'énergie, il se fait dire dans le numéro du 1^{er} avril de *L'Aurore* par cinq de ses (jeunes) collègues à la

Société de l'histoire qu'il y a plus urgent à réaliser. Quitte à faire une levée de fonds aussi importante, aussi bien la consacrer à des outils de formation pour les écoles du dimanche et pour les séances d'études bibliques qui font cruellement défaut. De plus, c'est une véritable histoire du franco-protestantisme qu'il faudrait rédiger, ajoutent-ils, ce qui ne peut être qu'une oeuvre de longue haleine, fruit de multiples échanges sur de nombreuses années et non l'oeuvre d'un franc-tireur. Paul Villard est outré que le travail de dix mois qu'on lui avait demandé de faire selon le plan accepté soit ainsi mis de côté, au mépris de son propre jugement et malgré les louanges du comité de lecture. À la réunion du 9 avril, dit-il, je demanderai au comité de « me rendre ma liberté d'action » et je me déssole que chez les protestants « le passé ne semble pas compter pour beaucoup ». La réunion du 17 sera reportée sine die et même la lettre annoncée visiblement à son soutien ne sera pas publiée dans le numéro du 1^{er} mai. À la réorganisation de la Société en novembre, on acceptera sa démission sans commentaire et sans regrets, préférant s'orienter vers la préparation d'une histoire populaire plutôt que savante du franco-protestantisme, laquelle se construira petit à petit (mais ne paraîtra jamais non plus).

Dépité, Villard a quand même conservé son manuscrit, y travaillant de temps en temps, afin de le peaufiner et dans l'espoir de le faire paraître ultérieurement. Il ne s'est jamais résolu à le publier à compte d'auteur ou pour un groupe restreint. Tout ce qui nous en reste est le plan initial qui nous donne un aperçu de ce que pouvait être l'oeuvre (voir *Bulletin* no 37). Nous croyons que cette oeuvre était suffisamment riche pour apporter sa pierre à la compréhension de l'histoire du franco-protestantisme au Canada. À son décès, on sait qu'il travaillait même à une autre oeuvre. Peut-être ces manuscrits ont-ils été conservés un temps dans la famille, mais dommage pour nous, ils semblent à jamais perdus.

Une fin de carrière morose

Comment faire la part des choses? Paul Villard se sent rejeté dans ses vieux jours. Si on se fie à ses dires, on lui a fait quitter la direction de *L'Aurore*, on n'a pas accepté son manuscrit, on l'a écarté des réunions, lui qui avait été président de l'Union pastorale. Vision d'un vieillard qui se sent rejeté? Mise de côté de quelqu'un qui n'a pas su évoluer avec son temps? Qui sait? Il est facile d'imaginer qu'après de tels désaveux, il se soit retiré et n'ait gardé que des contacts minima avec ses collègues, assombrissant ainsi ses dernières années mais, pour le consoler, il avait encore autour de lui maintes connaissances et bien des amis français. Il pouvait également donner des cours au Sir George Williams College, continuer de faire la promotion du français et fréquenter la citadelle de l'Armée du Salut où il se sentait encore utile.

En effet, comme on pouvait s'y attendre à cause de ses premiers engagements et de son épouse, la cause de l'Armée du Salut et celle des Unions chrétiennes lui tiennent à coeur bien que nous n'ayons pas le moyen de suivre ses attaches de ce côté. C'est justement au moment de la retraite qu'il s'en rapproche. On signale qu'il a prêché souvent le dimanche soir au corps français de l'Armée du Salut. Dans la foulée, quand la major Jean MacGillivray tomba malade (en 1937), il la remplaça tous les dimanches soirs et présida aux services dans cette humble salle. Il a continué par la suite à y venir à maintes reprises. C'est même là qu'il a livré sa dernière prédication la veille de Noël 1950, avant de tomber

malade. Même s'il était professeur et médecin, il voulait servir les humbles comme on se plaira à le souligner au moment de son décès.

Malgré son âge, il se portait bien et voulait continuer à travailler. Il avait assisté sans problème au Conseil de la faculté du Collège en décembre 1950. Son intérêt pour l'hymnologie protestante dont il avait souligné la richesse à l'occasion de ses articles, l'avait amené à s'occuper de la Société des *Chants évangéliques* dont il avait accepté la présidence, étant secondé par J.-E. Boucher à titre de secrétaire. C'est ainsi que le 1^{er} décembre 1950, il convoquait pour janvier une réunion du comité directeur. Il n'y assistera pas. Quand il sera atteint de la maladie qui l'a emporté, il ne sera hospitalisé que trois semaines, à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il y est mort de vieillesse en somme le 12 janvier 1951. Il avait 84 ans. Il continuait d'habiter Notre-Dame-de-Grâce (2055, avenue de Vendôme, coin disparu remplacé par des autoroutes).

Ses funérailles furent célébrées le 15 du mois, dans la citadelle de l'Armée du Salut, rue Drummond, où il s'était si souvent présenté. Il a été incinéré le 19 janvier et inhumé le 22 juin suivant dans le cimetière Mont-Royal.

le – le

Henri Joliat, pasteur de la paroisse Saint-Jean et membres de la Société de l'histoire, présida aux obsèques. Dans son panégyrique, il disait :

Il n'a jamais caché ses couleurs, il fut un Ami cordial de toutes nos oeuvres, de toutes nos petites églises Protestantes françaises, il collaborait à l'Aurore, aux chants évangéliques, à l'union pastorale française. Il a écrit [...] une histoire du Protestantisme français au Canada très estimée. Le D^r Villard a tenu une grande place au milieu de nous, et voyant le chemin parcouru, le travail accompli, il pourrait s'écrier, après tout, ce que j'ai été, je l'ai été par la grâce de Dieu. C'est lui qui m'a soutenu, c'est lui qui m'a béni. [...]

L'hommage le plus touchant et le plus détaillé lui fut rendu par ses collègues du Bureau de direction de l'Alliance française au moment de la publication de son ouvrage en 1941. Même s'il lui restait encore vingt ans à vivre, nous y voyons une mise en évidence de ses qualités fondamentales et nous voulons le citer ici en terminant.

« Depuis 27 ans, notre secrétaire-général, puis secrétaire-général et trésorier, le docteur Villard, dans l'exercice de ses si délicates fonctions, ne ménageant jamais ni son temps, ni ses démarches, ni sa peine, a sans cesse fait preuve d'une inlassable activité, d'un dévouement sans bornes, des plus remarquables dons d'organisation et d'une intelligence et parfaite compréhension de la tâche qu'il avait assurée et a toujours accomplie avec une grande modestie et un complet désintéressement.

« Possédant une culture extrêmement étendue, doué des plus belles qualités du cœur et de l'esprit, alliant à une haute valeur morale une finesse très grande et un sûr jugement des hommes et des choses, bilingue consommé, orateur, professeur et écrivain de renom, – le docteur Villard, licencié ès lettres, maître ès arts, docteur en médecine, docteur en philosophie, fit honneur à la fois à la France et au Canada, qu'il aime d'un même amour et à la culture intellectuelle et spirituelle française et britannique dont il est également imprégné. » (p. 25)

24 avril 2012

Jean-Louis Lalonde

Note sur ses enfants

Nous savons qu'**Yvonne** a épousé un M. Thornton et est allée vivre à New York où elle habitait au moment du décès de son père. Elle se déplacera plus tard dans la région d'Ottawa et elle sera rattachée à l'église anglicane St. John's et sera enterrée dans le cimetière de South March (à Kanata, région d'Ottawa en Ontario. Son décès remonte à 1990.

Madeleine est restée célibataire et a habité avec son père après le décès de sa mère et jusqu'à sa mort. Elle a continué de vivre dans la métropole pendant plusieurs années. Elle est probablement allée rejoindre son frère en Colombie-Britannique puisqu'elle est décédée à Grove Park Lodge près de Surrey CB le 23 mars 1993, à l'âge de 97 ans.

Paul fils (né le 30 novembre 1904) fréquentera la Westmount High School, puis étudiera en commerce de 1923 à 1926 à l'Université McGill où enseignait son père. Il est trésorier du cercle commercial en 1924 et 1925 et pratique les sports (tennis, ski, natation). Il est gradué de l'École des Hautes Études commerciale de l'université. Il demeure avec son père jusqu'à son mariage en 1939 avec Beatrice Christmas. Dans les années 1930, est employé de la Congoleum Canada Ltd., une importante compagnie américaine spécialisée dans les revêtements de sol. Au retour de son voyage de noces, il s'est établi à Brownsburg près de Lachute. Il est chef comptable de la Canadian Safety Fuse Company de l'endroit. Il y demeurera au moins jusqu'au moment de la mort de son père, puis il migrera en Colombie-Britannique. Le couple aura un fils, Noël. Paul fils décède le 12 octobre 1991 et habitait Surrey CB à ce moment-là.

Paul Villard père avait à son décès cinq petits-enfants (Paul, Noël, David, Lawrence, Madeleine) et deux arrière-petits-enfants.

(Photo de sa famille dans Duclos, I, p. 303, Madeleine, Paul père, Yvonne debout, Emma, Paul fils, probablement en 1912).

SOURCES

Manuscrits

Procès verbaux du Conseil de la Faculté des Arts et Sciences, Sir George Williams College, 1936-1951, Archives de l'Université Concordia.

Documents et lettres du dossier Villard, Archives de l'Université McGill.

Correspondance Biéler-Villard, (1942-1945), fonds Société de l'histoire du protestantisme français au Canada, ANQ, P 607, contenant 569.

Procès-verbal de la réunion de réorganisation de la Société de l'histoire du protestantisme français au Canada, 9 novembre 1945, P 607, contenant 570.

Recensements du Canada, 1901 et 1911 (en ligne)

Clarke, Douglas Burns, "Decades of Decisions, Sir George Williams, 1952-1953 to 1972-1973", (sn, SGW) (texte dactylographié), 1976, p. 10.

Ses livres

Preparing the Way. Our French Methodist Institute and its Place in the Solution of a

Great Problem, Toronto, Methodist Forward Movement, 1907, 104 p.

A few suggestions regarding the future of the educational work of the United Church of Canada among the French speaking population of the Province of Quebec, Montréal, French Methodist Institute, 1926? (sans autres informations).

Up to the Light: The Story of French Protestantism in Canada, Toronto, United Church of Canada, 1928, 237 p.

Critique du livre dans *L'Aurore*, 29 juin 1928, p. 2-3.

Alliance française, Comité de Montréal, 1902-1942 : quarante ans au service de la pensée française, Montréal, Mercury Press, 1941, ...p.

Deux livres demeurés à l'état de manuscrits :

« Pages d'histoire », (historique des franco-protestants au Canada des origines à 1950).

« Les salons au XVIIIe siècle » (peut-être parue comme thèse de doctorat, mais actuellement non retracée).

Ses articles

« La femme et la société au dix-septième siècle », *La Revue moderne*, vol. 3 no 12, 15 octobre 1922, p. 17-19

« Les petites écoles en France au Moyen Âge », paru, mais la source nous est inconnue.

Articles dans *L'Aurore*, titre général : *Sur la route de la vie*, dont nous ne reprenons pas le détail; 35 articles en 1937, 18 en 1938, 9 en 1939, 8 en 1940, 30 en 1941 et 4 seulement en 1942.

« En étudiant l'histoire », *L'Aurore*, 17 juin 1938, p. 3-4

« Aux Lecteurs de l'Aurore », *L'Aurore*, 4 mars 1938, p. 1.

Biographies sommaires

Old McGill, (Yearbook) 1913, p 67, 1936, p. 131 et 251.

Morgan. *Men & Women of the Time*, 1912.

B. M. Greene, *Who's Who in Canada, 1930-1931*, International Press Ltd., Toronto, 1932

***, *Who's Who in Canada, 1947-1948*, à Villard (article qui complète le précédent).

***, « Dr. Paul Villard Dies in 84th Year, *The Gazette* 13 janvier 1951, p. 11 (avec photo).

***, « Dr. Villard, Lecturer and Author, Dies », *The Montreal Daily Star*, 13 janvier 1951, p. 4 (avec photo), repris dans *The Postgrad*, Sir George Williams College, avril 1951, p. 19.

***, "Grand Old Man of Faculty Dies, College Mourns", *The Georgian*, 22 janvier 1950, p. 1.

Références

***, *L'Aurore*, 10 juillet 1897, p. 1, 24 mai 1900, p. 10, 2 juin 1905, p. 7, 14 avril 1916, p. 8, 23 septembre 1932, p. 6, 4 mai 1934, p.6, 11 mars 1938, p. 4, 18 octobre 1938, p. 1 et 1^{er} avril 1949 p. 6

***, *L'Aurore* 6 janvier 1922, p. 10, 13 janvier 1922, p. 10, 10 février 1922 (p. 10-11) sur son épouse, « Madame Paul Villard », 10 février 1922, p. 10

***, *L'Aurore* 15 février 1951, « In Memoriam – M. le Dr Paul Villard », p. 1-2 (prédication funéraires)

***, « Réunion renvoyée », *L'Aurore*, 15 avril 1945, p. 13.

Smith, Beaudon, Holmes, Emard, de Mestral, « Lettre ouverte au protestantisme de langue française au Canada », *L'Aurore*, 1^{er} avril 1945, p. 13-14

***, *The Georgian*, (journal du College Sir George Williams), a publié 24 articles mentionnant Paul Villard entre 1937 et 1951, dont un peu plus de la moitié concernent les activités du Cercle français.

***, Sir George William College, *Yearbook*, 1942, p. 27-29, 1946, p. 52-53 et 1948, p. 14.

***, Sir George William College, *Calendar*, 1936-1937, 1942-1943, 1949-1950.

***, « Assemblée annuelle de l'Alliance française », (rapport annuel 1917-1918), *Le Canada*, 2 août 1918.

***, *The Montreal Gazette*, 27 mai 1936, p. 15, "Dr. Villard Feted by McGill Friends"

Société de l'histoire du protestantisme français au Canada, (feuillet de quatre pages qui présente l'ouvrage *Pages d'histoire* et les témoignages d'appréciation de l'oeuvre en vue de la vente par souscription), ANQ, P 607, - 570

Brochures de présentation de l'Institut méthodiste français (bilingues) :

L'Institut méthodiste français – French Methodist Institute – Montréal 1882, 12 p.

Institut méthodiste français – French Methodist Institute – Côte St. Antoine, 1891, 13 p.

Institut méthodiste français – French Methodist Institute – Westmount, 1901, 7p.

Institut méthodiste français – French Methodist Institute – Westmount, 1907, 13 p.